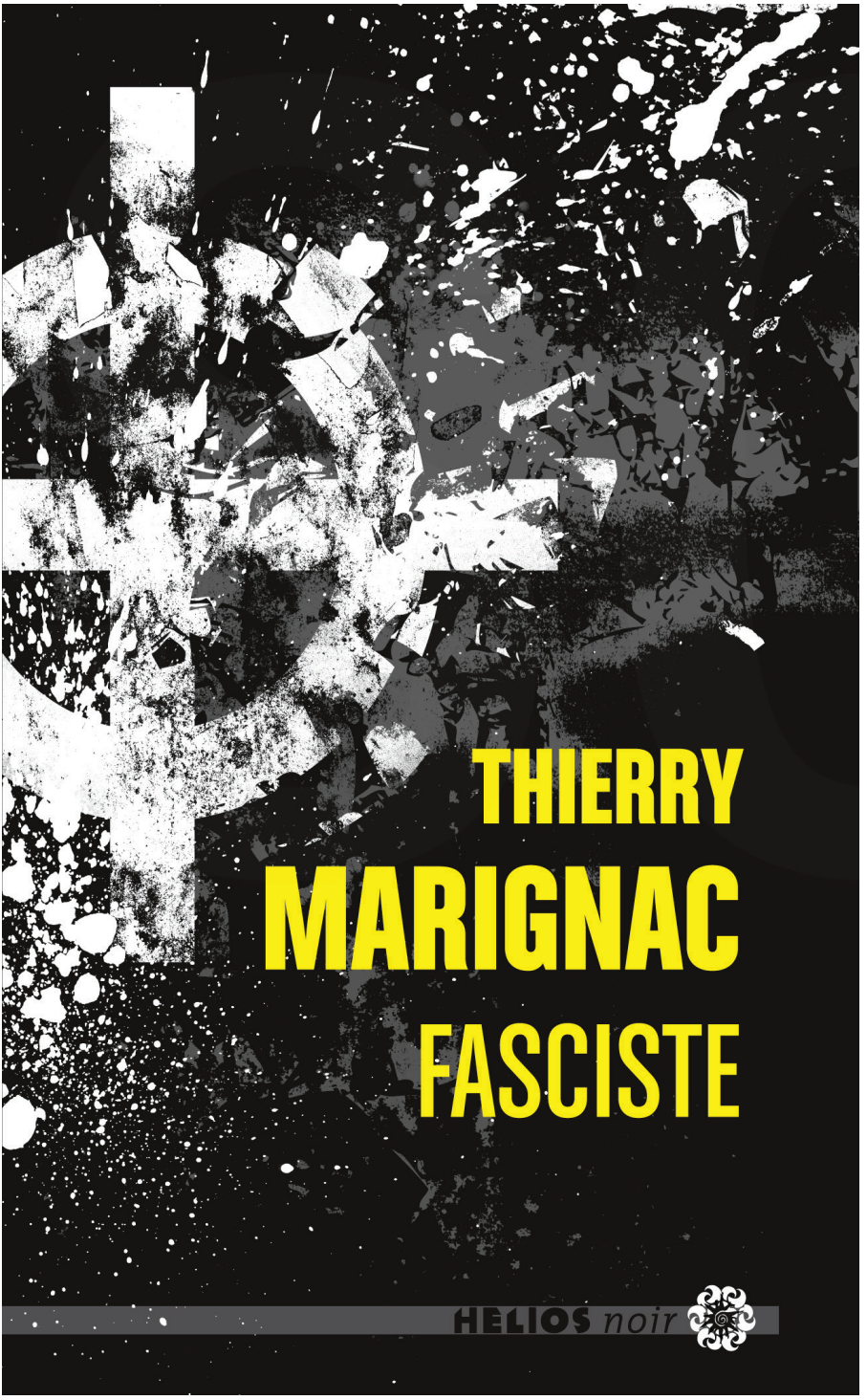

THIERRY
MARIGNAC
FASCISTE
HELIOS noir

FASCISTE
(EXTRAIT)

© **Éditions ActuSF**, collection Hélios Noir, juin 2015
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-917689-86-8

CHAPITRE PREMIER

Mars 78 – 16 ans. Rock.

Moi, je ne suis pas incapable de courage, mais je me paie de mots.

Quand la musique explose – éclats de ferraille – je me tourne vers la jeune fille à mes côtés pour vérifier si notre exaltation partagée ne charrie pas aussi du désir. Comme son sourire me détrompe – trop flou, trop ivre – je me dis que j'aime le rock'n'roll.

La chanteuse dévergondée que j'ai connue catholique et aimant sa mère – porte pour une petite fortune de lingerie déchirée. Elle ne porte que ça, à même la peau, et du premier choix. Ses yeux charbonneux divaguent vers la foule, puis elle tête au goulot ce qui reste de champagne et jette la bouteille dans le public. Je suis aux premières loges. J'ai le temps de sourire à cette extravagance et le rideau tombe. Je bascule dans le noir.

À l'hôpital, une Antillaise en blouse blanche m'explique que la bouteille a dérapé sur l'os frontal. Et que, forcément, j'ai mal au crâne. Sept points de suture, chiffre sacré. Je regrette, surtout pour la fille. La soirée s'annonçait prometteuse. Le lendemain quand je sors des urgences, l'infirmière dit :

— Vous voyez, on s'occupe quand même de vous.

Je crois qu'elle fait allusion à la croix gammée sur mon tee-shirt.

Je l'emmerde.

Je désigne son badge Marley, aux trois couleurs jamaïcaines caché sous la blouse. Je soigne mon effet : sortir, dire dans un souffle :

— Vous aussi, vous portez sur vous le romantisme suicidaire de la race.

Elle ne sait pas répondre à ça. Dehors, encore groggy, je respire l'air froid de mars. Avec plaisir.

Je ne vais pas au bordel. Je ne me saoule pas. Et je n'hésite pas une seconde avant de sauter, le jour J. Je ne raconte pas de salopettes gaillardes. Ou bien je me les chuchote entre ciel et terre. La pression écrase mon sang. Je vais finir comme une mouche éclatée sur un pare-brise. Ce jeu de mort en plein ciel ne peut se comparer qu'au plaisir des femmes. Une grande secousse quand la corolle s'ouvre. Douceur de la chute. Le sol se dérobe sous les bottes. Je suis devenu ce qu'on appelle un tombeur. Je fais part de mes réflexions à mes camarades, par petites touches sèches, décharnées comme une musculature de para. Ils s'en foutent Ils veulent tirer leur temps. J'ai beau leur expliquer que ce genre d'éjaculation fait vieillir, rien à faire.

J'ai arrêté de fumer. Par crainte d'y laisser ma peau, un matin en me tapant les kilomètres de cross que le juteux entame à fond de train après quatre gauloises et qu'il finit comme toujours avec quelques mots bien sentis pour celui qui n'arrive pas à suivre. J'ai perdu cinq kilos, ça fait soixante-quinze et mes muscles saillent. Je sais faire un lit, repasser mes chemises, cirer

mes rangers. Je sais me raser comme il faut. Ils m'ont aussi appris à conduire et à manier le pistolet-mitrailleur.

Nous faisons beaucoup de baston, en travaux pratiques. Du close-combat essentiellement. Nous avons révisé la semaine dernière toute une série de prises de judo pour se défendre contre le poignard. Le clampin avec qui j'ai pratiqué ce divertissement, un grand bâtard né dans la Creuse, m'a ouvert l'avant-bras. Une bonne entaille. Je n'ai rien dit à ce fils de pute Tout pour plaire celui-là : les oreilles décollées rouquin – je ne peux pas les sentir –, l'élocution ânonnée l'accent et les tournures de la France immergée on dit d'habitude profonde. Alors aujourd'hui que ma blessure est refermée je l'attends aux feuillées – une grande institution militaire – retour de chier. Il pense vraiment à autre chose. Croc-en-jambe, je lui marche sur la gueule Il s'en souviendra, du close-combat. Mon sous-officier, une grande gueule d'une connerie extraordinaire, a fini par m'avoir à la bonne. Je me tais, je serre les dents. Je m'intéresse vraiment aux techniques qu'il enseigne. Mon goût pour tous les systèmes de mort qui se manifestait avant par une passion – que ma mère qualifiait de morbide – routine lugubre : poètes maudits, musique déchirante, filles fragiles, prend maintenant des formes plus joyeuses, plus précises, plus grisantes ; je sais tuer.

J'ai couru, chanté, marché, et pleuré – silencieusement – depuis trois mois. J'ai rampé sous des balles réelles pendant des manœuvres avec l'infanterie de marine. Et j'ai sauté en parachute. Alors mon juteux me respecte. Surtout que je suis prélevé ici, à Castelnaudary, « recommandé » par les

gendarmes venus me cueillir dans l'hôtel particulier que mes parents possèdent dans le 8e arrondissement. J'en ai bavé les premiers temps. J'ai subi sans rien dire, c'est la seule façon. Du moins je n'en connais pas d'autres.

J'ai donc hérité d'une sinécure, mes classes finies. Je suis ordonnance. Je sers de chauffeur, et l'officier auquel je suis attaché a l'élégance de cirer ses chaussures lui-même. Il ne me fait pas confiance. Un type comme moi, dit-il, ça ne sait pas manier la brosse et le chiffon.

Je le conduis à Paris deux fois par semaine. Nous nous comprenons, il vient lui aussi d'une famille de la haute. On discute généalogie ; c'est-à-dire surtout la sienne, mes parents sont des nouveaux riches, trait qui m'a toujours déplu. Bref, nous sommes amis, Lieutenant et moi.

Je traîne sous les plafonds lambrissés qui ont vu sa famille collaborer avec les nazis, et mourir de honte, par la suite. C'est chez lui que j'ai vu Irène pour la première fois. Irène, jeune, mince, poignante, blonde surtout, blonde comme il est noble d'être blonde. Elle est maigre, presque efflanquée, et sait parler avec les yeux. Je devine la chair élastique, le grain de peau aristocrate sous ses robes.

Quand elle me regarde, je regrette de ne pas servir dans l'armée soviétique, de ne pas porter un ceinturon lourd bridant la blouse ample, les grosses bottes et la casquette qui siéraient si bien à ma nonchalance. À la place, je cambre les reins dans cet uniforme brun ridicule. Le sourire d'Irène s'accentue, il dit : un jour nous nous rencontrerons. Les jeunes femmes d'aujourd'hui.

Puis nous sommes mutés, Lieutenant et moi, à Vincennes près de Paris ; c'est-à-dire qu'il écope d'une mission dans ce coin-là, et je le suis, naturellement. Auparavant il s'est produit un incident qui nous a beaucoup rapprochés à la caserne. Le tour de garde dont j'avais été si longtemps exempté m'échut à nouveau. Le sous-off, ce foudre de guerre, on était six à l'attendre au poste de garde, avec en tête la perspective d'une nuit à chier. Ambiance au beau fixe. On écoutait les mouches. Il est arrivé avec cinq P.M. sous le bras, et un sous le coude, chargeurs engagés. On s'est mis au garde-à-vous. Il a poussé la porte du pied, elle était seulement entrebâillée. Le P.M. qu'il portait sous le coude est tombé. On s'est tous jetés à terre et le plafond nous tombait sur la gueule, et le P.M. se vidait, tournait sur lui-même, se vidait, et l'on pouvait presque compter une à une les trente-deux balles du chargeur. Les oreilles sifflaient, les muscles se contractaient, ça ne prenait jamais fin.

Quand ça a été fini, personne ne voulait y croire. On savait que le P.M. était vide. On continuait à le craindre comme s'il avait pu se recharger tout seul.

Le sous-off, blanc comme un linge, est sorti. Lieutenant est arrivé avec une bouteille de gnole. On a tous bu au goulot, longuement. Puis il est allé voir le sous-off, un sale type tout couturé, et il lui a mis sa tête dans la gueule, l'autre s'est relevé et a tenté une droite. Mais Lieutenant lui a écrasé le pied avec sa rangers, l'autre a baissé la tête, et Lieutenant l'a couché d'un coup de poing. Il s'est avancé pour le finir. Je me suis interposé. Lieutenant aime la guerre intelligente. Il s'est dégagé. Il a relevé le sous-off et l'a poussé dans l'ombre.

— Fous le camp !

Tout le monde a allumé des cigarettes. On a jeté un œil éteint sur le tracé de mort au plafond du poste. On a bombardé comme des sapeurs et vidé deux bouteilles de gnole ; il a bien fallu dormir quand même. Personne ne se sentait d'attaque pour un sommeil qui ressemblait trop au repos définitif que nous avions frôlé. On est tombés un à un de fatigue, d'alcool. Lieutenant n'a pas dormi.

Nous n'avons pas reparlé de cet événement. Ce soir, je ramène Lieutenant avenue Mozart, la circulation est fluide, le début de l'été a vidé la ville. Lieutenant veut s'arrêter boire une bière. J'obéis. Et je l'observe, officier planté au comptoir de ce bistrot archi-banal, formica, néon, du faux velours tapissant les murs, rouge, parce qu'on est dans le 16e. C'est un blond à la carrure de marin russe. Son pantalon d'uniforme porte une bande sur le côté, et tombe exactement sur des chaussures noires impeccables. Son visage taillé dans la masse n'est pas exempt de finesse malgré les mâchoires de pierre, et ses yeux trop clairs qui font peur.

— Vous n'avez pas envie de vous saouler la gueule, Fontevrault ?

Un sourire éclaire son visage dont la nature brutale s'estompe. C'est la première fois qu'il se montre aussi familier.

Nous nous connaissons bien.

— Je supporte mal l'alcool, mon Lieutenant.

Et puis c'est la quille dans deux jours, et j'aimerais passer la porte de la caserne joyeux et lucide. Pas comme dans un cauchemar, pâteux, avec la migraine.

Il sourit de nouveau.

— Vous n'aimez pas l'armée.

Il ne questionne pas, il affirme.

— Non. Et vous ?

— Moi non plus, Fontevrault. Je vais d'ailleurs la quitter prochainement. Vous me ferez le plaisir de ne pas oublier notre adresse, nous dînerons. Avec Irène peut-être.

Il sourit.

Cette phrase danse encore dans ma tête, au moment où, les formalités remplies, sur le point de quitter la caserne, je pénètre dans son bureau pour le saluer. Sa secrétaire, une vieille fille austère comme on n'en rencontre que dans l'armée ou dans les ordres, m'explique son absence : il est en réunion.

Je quitte la caserne.

Puis je passe quelques jours dans mon cocon familial retrouvé, ma chambre lumineuse, haute, à rêver d'Irène. Une jeune femme aux cheveux dorés coupés court, aux yeux sans couleur à force d'être pâles. Je me souviens d'elle buvant, fumant, malsaine et vive. Chaloupant dans le naufrage de son boudoir, les cernes aux yeux. La vision revient, fragmentée, puis disparaît. Bientôt, il est temps de travailler, et mon père me le fait savoir. Tout change, et tout le monde : je suis presque heureux de m'y mettre.

J'ai hérité de mon père, outre une carrure honorable, une taille à l'avenant, des pommettes saillantes, et d'autres avantages, le don des langues. C'est-à-dire que je parle anglais, que je le lis, que je l'écris. Ce qui me désigne pour faire partie de son staff. Il possède en effet une importante société de

traduction. Et, pour mettre à l'épreuve ma faculté à lui succéder dans un délai plus ou moins court, il m'envoie au charbon.

Mes fantasmes d'une licence paresseuse à finir en douceur s'évanouissent. Cependant j'ai la bride sur le cou, pour deux raisons : j'ai imaginé, vaniteux, apprendre aussi le russe à l'université : c'est un exercice qui ne va pas sans quelques suées. D'autre part, mon père sait, plus que tous les autres, mon caractère de sauvage : il me l'a légué.

Je prends plaisir néanmoins à travailler pour le monde réel. J'accède à la jouissance la plus démocratique du monde : la production. Le côté bonnet de nuit de mes collègues – d'autant plus circonspects que je suis le fils du patron – me gèle un peu. Pas une fille possible, pas un ami. Et mon père, seigneurial, dans son fief. Des jours il y a de quoi se les mordre.

Le décor de cette routine me distrait pourtant. Les locaux sont vétustes, du côté de l'Opéra, tout en bois vernis, en escaliers branlants, en petits bureaux, étages à balconnets surplombants, verre, bois, mastic. Qu'on ne se méprenne pas. Les affaires marchent. Gros chiffres d'affaires. Papa est un as. Pourquoi il ne fait pas rénover la taule de fond en comble, installer des spots et de la moquette, poser des portes vitrées, un interphone, que sais-je ? Encore une pièce à verser au dossier de ses bizarreries. De celles qui me conviennent. Je crois que l'étudiant maurrassien bouleversé par la guerre, passé résistant et gaulliste, avant de devenir un manager de la reconstruction, cet étudiant-là refait surface de temps en temps. Oui, mon père a déjà vécu longtemps, c'est un sujet d'inquiétude pour cette famille d'incapables, dont certains assez intellectuels. Nous ne

parlons jamais de ce genre de truc. D'ailleurs, je ne lui parle pas, même si, de temps en temps, on se fait la conversation. Il y a une bonne galaxie et demie entre nous. Moi, je m'adresse au jeune homme d'autrefois, un mec ombrageux, mort depuis quarante ans. Lui, il parle à un homme mûr responsable, il explique l'avenir. Mais je suis déplorablement limité, sur le plan de l'imagination, à deux ou trois semaines en avant.

Alors il me convoque rarement dans ce bureau de bois sombre où il trône derrière un meuble monumental dont le prix au kilo n'est peut-être pas inférieur à celui des corbeilles de fruits exotiques que j'offre quand je me toque de quelqu'un.

Père, assez libéral, n'est pas chien sur mon salaire. Il estime que le travail est une contrainte suffisante. Point n'est besoin d'y ajouter cette pauvreté factice qui humilie tant les jeunes bourgeois en les obligeant à mendier ce dont ils ont l'habitude.

Tout ça pour dire que la lave dans mon sang, par coulées soudaines, brûlantes, n'a pas pour origine une quelconque faim au ventre. Ces rages folles que j'éprouve, et que je passerais bien sur n'importe qui, font la fortune de mon garagiste. L'étroitesse de l'horizon, cette vie insipide qui m'est proposée où le plus grand bonheur, le couronnement, serait d'agrandir l'entreprise, tout me replonge dans des colères de para, froides tant que le couvercle est sur la marmite. Mon père est un adulte : il sait que je bous. Regard sans passion, crâne dégarni, propos mesurés. N'étaient la violence parfois et les flambées de haine qui l'emportent, on pourrait dire : il a accepté son destin. Pas moi. Il le sait. Ça ne date pas d'hier. La peur est un acide qui m'a coulé dans le dos. Une bonne partie de cette

peur est faite de férocité mal contrôlée. À l'école, j'ai une fois cassé deux emmerdeurs chacun gros comme deux moi-même. Ils avaient passé quelques jours à me brimer. Je suis grimpé un matin sur leurs corps jetés par terre. J'ai martelé des deux mains, il a fallu m'arracher à eux. Je me souviens encore des cartilages écrasés, de l'adrénaline, du plaisir.

Père non plus n'a pas oublié. Il se souvient de mes allures d'enfant hagard, ivre de violence. Ses raclées n'arrangeaient rien. Il soupçonne que l'armée m'a encore durci. Ce ne sont pas des pensées conscientes dans sa tête, juste des intuitions. Et père est bien trop viril pour s'avouer ses intuitions. Tout cela, du reste, n'est distrayant que le temps d'y penser.

Et c'est ce que je rumine, ce matin d'avril 1983, passablement pluvieux, en arrivant à la fac. Si mon humeur est grise, c'est que je redoute l'oblitération pure et simple, cause météo, des trois semaines annuelles où Paris est une ville en robe légère. Les étudiants ont commencé un mouvement de protestations contre un projet de loi émanant du pouvoir socialiste. La fac entière retentit du tumulte : ils sont rassemblés dans le hall d'entrée. Première constatation : je m'habille aussi bien qu'eux. Deuxième constatation : leurs filles sont jolies, élégantes jeunes giscardiennes à la fesse nerveuse, chiraquiennes tout sourire et roulis d'épaules, et puis les belles fascistes, regard clair et mors aux dents. Troisième constatation : tout le monde est bien nourri, ça n'empêche pas la hargne. Conclusion provisoire : je vais m'en mêler.

C'est au sein de cette foule, dans ce décor de vitres sales, d'ennui et d'administration que je remarque Irène. Elle a l'air

émouvant d'une étrangère un peu trop vieille déjà – vingt-cinq ans ? – pour ce monôme. Je n'arrive pas à prêter beaucoup d'attention aux slogans et je ne comprends pas très bien ce qui motive précisément l'opposition des étudiants à la loi. Je suppose que ça n'a pas d'importance. Je me dirige droit sur Irène. C'est ce moment que choisit un braillard, équipé d'un mégaphone, et secondé par d'autres braillards, pour donner le signal du départ. Irène disparaît dans ce bouillonnement soudain des parias, des blousons de cuir, des *trench-coats*, et je me mets à suivre la kermesse pour retrouver la belle. Je n'y parviens pas. Serait-elle restée en arrière ?

Les jeunes gens qui m'entourent n'ont pas moins envie de printemps que moi. Et les organisateurs de cette liesse universitaire, un club de loisirs un peu spécial, nous font presser le pas. Nous courons dans les flaques avec entrain. Je ris avec les autres, quelques élèves studieux et bien peignés qui s'ennuient d'habitude avec moi en littérature russe classique. Une unité de valeur comme on dit en jargon d'étudiant, absolument cors de ma portée, que j'ai choisie pour faire snob. Aujourd'hui mes petits camarades sont débridés. Ils se flanquent des coups de coude, lancent des œillades et traquent la donzelle de droite. Je participe comme je peux à cette orgie. Le passage rapide d'Irène m'a trop secoué pour que mon élan soit tout à fait sans mélange. Je n'arrive pas à m'en empêcher, je scrute la foule, et je connais bientôt par cœur les visages qui la composent, nous ne sommes pas si nombreux. Trois groupes d'activistes se partagent la direction du rassemblement. Les jeunes giscardiens dirigés par les neveux de l'ex-président, ils sont ravis, ils

ont revêtu le Lewis et la *flight-jacket*. Les petits durs de l'Uni, ceux-là roulent plus, leurs cuirs sont plus fatigués, leurs tracts incitent à la violence, leur groupe compte une ou deux vraies têtes de nervis. Mais ceux pour qui bat mon cœur c'est Charles-Henri et les quatre bouilles de malfrats 16e qui l'entourent, le cheveu court, tirés à quatre épingles, les mâchoires bloquées et l'invective facile : le GUD. Au milieu d'eux, Charles-Henri fait tache. Rondouillard, le sourire en réserve cuir noir un peu crasseux, le foulard pas net prêt à l'usage, Charles-Henri ressemble à un loubard de banlieue. C'est un desperado. Il a l'aura des gens qui finissent mal. Je les ai vus, lui et ses paltoquets malades des nerfs, mettre en fuite à coups de ceinturon une cellule de Jeunes Communistes au grand complet, armés de pieds de table. Bref, je les respecte.

Quand ils cognent, ils cognent, pas comme l'Uni, qui fait donner les professionnels, les catcheurs.

Ma pratique de la fac, pourtant irrégulière, puisque entamée par le travail au tiers de temps imposé par mon père, m'a permis de connaitre ces lascars et leurs chapelles. Je dois dire que depuis l'armée, je les prends plus au sérieux. Comme si leurs mots avaient plus de sens. Cela peut sembler absurde. J'ai vu la mort de près. Mais justement, les révélations que ce genre d'expériences apportent d'habitude aux écervelés de mon type sont de deux ordres : que la guerre est un goût, que les femmes ne sont pas une manie innocente. Alors il m'arrive d'aimer la guerre, son sous-produit la politique, et j'y regarde à deux fois avant de franchir le seuil d'une femme. D'autre part, je ne suis pas moins snob qu'un autre, je me tiens au courant.

Le grand avantage des giscardiens en bas âge tient à leur doctrine : elle est inexistante – le libéralisme. Elle n'a aucun fondement historique. Elle engrange, à toute vitesse, ce qui se pense de nouveau ou d'apparemment nouveau. Leur délégué à la propagande, prêté par le vrai parti, celui des vieux, est une grande agence de publicité. Efficace. Slogans, visuels, spots radio.

Les fascistes, eux, possèdent un autre genre de prestige auprès de la jeunesse : l'esthétique, la flamme. Le gros Charles-Henri et ses sbires aux yeux fiévreux ont le mauvais genre qui peut réjouir les graines d'exaltés qu'on trouve parmi les bien-pensants que nous sommes. Mais c'est un choix.

On peut placarder Primo De Rivera dans le hall de la fac : « Nous voulons un paradis difficile, dressé, implacable, un paradis où l'on ne se repose jamais, et qui ait dans l'embrasure des portes des anges avec des épées. »

On se coupe de tous les modérés, et l'on provoque le sourire des pragmatiques, tous ceux qui sauront gérer les intérêts de leurs pères dans peu de temps.

Ces fascistes ont oublié leur histoire, et trop mal étudié le communisme, la propagande. Je ne leur jette pas la pierre, je les préfère cyniques.

Quant à l'Uni, ce sont de petits gauchistes risibles avec leur histoire de France, leurs politiciens fétiches, leurs solutions nationales, leur anticommunisme pas-moins-farouche-que-vous-savez-qui. Mais ils ont le meilleur appareil, bien structuré, la propagande la plus soutenue et, même, une implantation en milieu ouvrier.

La masse, à son habitude, ne pose pas de question, elle suit. Au moment de forcer l'allure, nous rejoignons un autre groupe d'étudiants venus d'ailleurs, il se produit comme un contact chimique, quelques embrassades, des rires, une allégresse non feinte. Et moi, qui suis loin pourtant de ces plaisirs d'enfants, je sens une chaleur dans la poitrine. Nos bandes convergent au pas de course sur la Haute Autorité que nous submergeons sous le nombre. Un groupe composé d'éléments des trois sous-partis qui nous dirigent fait irruption dans la salle où trônent les sept sages de l'Audiovisuel, que préside un petit bout de femme grassouillette, revêche, probablement pied-noir, très ferme avec les insurgés. Les deux neveux de Giscard, voix de tête, dolichocéphales, regard ambitieux imbécile, gras pourtant aux entournures, Ont convoqué, fidèles à leur idée du marketing politique, des cameramen de la télé, des journalistes radio. Le petit bout de femme se refuse à toute déclaration. Elle a peur. Elle redoute de faire le jeu des étudiants. Et l'on sent rien qu'à la voir que le vieux mécanisme des terreurs antifascistes s'est remis en branle dans les cerveaux de la gauche. C'est écœurant. La scène ne m'intéresse plus. Je sillonne ce bâtiment abandonné à nos humeurs. Excepté deux nerveux de l'entourage de Charles-Henri, personne ne se livre aux déprédations que j'aimerais. Il faut dire que la police cerne l'immeuble. L'officier de CRS, se rend auprès de l'Autorité menacée. La petite femme répugnante lui ordonne de faire évacuer.

Au dernier étage du bâtiment, en ouvrant une porte au hasard, je tombe sur Irène. Toujours mince, en jupe de cuir, sweater bleu ciel, gabardine. Nous restons sans rien dire un

moment. Il semble que notre émotion soit contagieuse, puisque autour de nous le silence se fait. Je le romps.

— Où étiez-vous passée ? Il y a des heures que je vous cherche.

Elle rit d'un rire clair. Presque sans couleur. Rien que du cristal. Elle n'aime pas les mots, elle prend ma main, elle allume une cigarette. Nous descendons l'escalier. J'ai beau mépriser les potaches, ils mettent quand même une sacrée pagaille. Ils ont l'enthousiasme des premières fois. Moi aussi, je voudrais embrasser cette grande fille libre, et je remets à plus tard, corseté par toutes sortes de morales. L'officier commandant l'unité de CRS appelée à la rescousse annonce avec un sourire gêné :

— Il faut évacuer : la rue, l'institut, dans l'heure.

Il n'a pas envie de lancer ses flics contre les enfants du gratin. Une moue contractée, et il reprend :

— S'il vous plaît…

S'ensuit un sacré vacarme, une confusion au cours de laquelle les neveux de Giscard, d'Uni et Charles-Henri s'approchent du soldat et lui expliquent, véhéments, leur cause. Cela dure. Irène tourne vers moi un visage que sa finesse de blonde préserve d'être trop marqué par les excès dont elle se rend coupable. L'alliage d'une force toute mentale et de cette grâce désinvolte me frappe au cœur. Elle dit :

— Pourquoi tu n'es jamais revenu nous voir ?

Charles-Henri émerge de l'effervescence autour du grand flic blême engoncé dans l'uniforme marine, sourire de paumé sous le calot.

Charles-Henri éclate de satisfaction. Sa bouille resplendit. Il déclare :

— On prend notre temps, les gars. C'est un ancien du GUD, ce flic.

Je croise son regard. J'oblique vers Irène. Elle n'est pas née de la dernière. Elle comprendra. Je m'efforce d'être à l'aise. Vous dire comme c'est commode.

— C'est parce que je suis un grand rêveur.

Silence. J'insiste.

— Il me faut le temps d'incuber…

Elle s'en fout. Elle ricane.

Les étudiants, bon gré, mal gré, bon chic, bon genre, se dispersent peu à peu. Personne ne sait si l'objectif a été atteint : passer aux infos de midi.

J'aborde un imbécile de l'Uni pour lui poser la question. Front bas, yeux enfoncés, mâchoires lourdes, il doit faire partie des groupes de choc.

— Ça va passer à la télé ?

Irène éclate de rire. Il le prend mal. Il répond entre ses dents :

— Oui. Mais ce qui compte, c'est qu'on a montré notre détermination.

Un militant quand même. Ou alors, ils lui ont fait boire quelque chose.

C'est mon tour de rire.

— Ridicule. On n'a rien montré du tout. Si on ne passe pas à la télé, ça ne sert à rien.

Le type s'entête.

— On a atteint l'objectif.

Une fierté de militaire. Et je m'y connais. Je pouffe. Il bloque mon épaule avec sa large main de rugbyman.

— Tu vas arrêter de rire au nez.

Je me dégage, et j'efface un coup de tampon gigantesque au milieu du visage. Voile noir. Mon sang coule. Mes larmes aussi. J'ai atrocement mal. J'entends Irène glapir. À travers un brouillard douloureux, je distingue son visage révulsé Je prends peur. Mon nez a triplé de volume. Je comprends aussi le mot : Hôpital.

C'est à l'hôpital qu'elle me traîne. Triste prologue de notre belle rencontre : les urgences.

Ils me rafistolent, et me refilent une blouse pour remplacer ma chemise, mon veston, pleins de sang.

Ils m'ont plâtré la gueule, et je passe inaperçu dans les rues – à peu près comme un dominicain au milieu d'un congrès de lesbiennes radicales.

Irène, pas bégueule, me ramène néanmoins sous les lambris de l'appartement de famille. Je suis trop sonné, même si la douleur s'estompe, pour m'opposer à ces décisions qu'on prend à ma place. Elle me couche dans un grand lit bruissant les draps. Ses mains, au contact de ma peau, sont sûres, mais légères, exemptes de ce poids qui pèse dans la tendresse des mères que tant de femmes imitent. Je ne suis pas encore l'amant d'Irène. Ça va venir. Cette sensation d'inéluctable est la plus douce de toutes celles que je puisse goûter dans ce flottement, ce coton qui m'envape, produit par la douleur sourde à mon arête nasale. Je m'endors.

Lieutenant se tient au pied de mon lit à mon réveil, trop costaud dans son complet en shantung bleu. Ses yeux n'ont pas foncé, et les mâchoires lui font toujours une gueule de pierre. Il se fout de la mienne, plus fragile.

— Se faire étaler par un rugbyman ! Mais qu'est-ce que je t'ai appris ?

Son ton est posé ; un peu de colère froide.

Il m'ennuie. La douleur, au fur et à mesure que je sors du sommeil, se fait plus violente. Le brouillard plus épais. Coup d'œil au miroir au pied du lit monumental, en chêne noir. J'arbore deux superbes cocards.

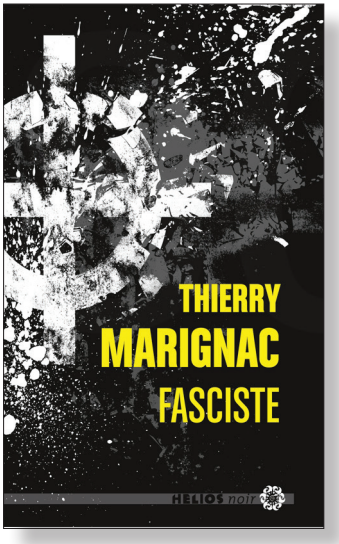
— Le choc s'est résorbé dans les yeux, précise Irène.

Elle m'ennuie. J'aimerais cuver cette souffrance abrutissante dans un recoin bien sombre – pouvoir gémir et me répandre, récupérer. Je repousse les draps d'un geste immémorial, et tâtonne pour rassembler mes vêtements. Le contact puis la vue de la blouse d'hôpital blanche en toile grossière me désappointant, me paralysent. Ce doit être drôle puisque Lieutenant et sa sœur rient de bon cœur. Ce qui achève de me rendre furieux. J'enfile la blouse. Je claque la porte. J'entends Lieutenant dire à Irène :

— Laisse. Il reviendra.

(Fin de l'extrait)

Rémi Fontevrault est un fasciste. Plus par amour de lui-même que par détestation des autres. Il aime la posture du réprouvé, l'odeur du soufre, l'idée d'être seul contre tous et celle de nager à contre-courant dans une France que, pour se distinguer de la masse, il préfère juger en déréliction. Esprit brillant mais paresseux, beau gosse, Rémi s'invente, sans trop y croire, un destin à la Brasillach. Mais lorsqu'il rencontre Irène et Lieutenant, le romantisme doit faire place à l'action armée. Il entame alors une lente dérive vers la violence, là où, finalement, les idéaux comptent moins que les actes.



Sorti en 1988, *Fasciste* est le premier roman de Thierry Marignac. Tant par son sujet que par son style travaillé, tendu, précis comme un uppercut et qui lorgne tout à la fois vers Dada et Drieu La Rochelle, *Fasciste* détonne et étonne dans cette France « Touche pas à mon pote » mais aussi dans celle d'aujourd'hui, la France « Bleu Marine », tentée par l'extrême droite.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 8 €
(clic)

En numérique : 3.99 €
(clic)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi livre

ISBN : 978-2-917689-86-8